

La vie rêvée de Chotan B

Christine Robion

La vie rêvée de Chotan B

Récit

Préface ???

[10¹⁴]

Cent Mille Milliards

Avec le soutien de l'Alliance française à Chittagong



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5, 2^e et 3^e alinéas, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.135-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Christine Robion, 2016
pour Cent Mille Milliards

À mes amis du Bangladesh

PRÉFACE

Sensibilité, humanité, violence et dérision... : aux deux extrémités d'une même portée nous avons, Christine et moi, exploité ces filons de créativité sans mansuétude particulière dans la valorisation mutuelle de nos travaux respectifs. Nous nous épanouissions sur des planètes évoluant à plus ou moins respectueuses distances.

Depuis que je suis né, je vois ma grande sœur Christine griffonner, dessiner et peindre avec une constante et jubilatoire persévérance. Je ne m'étais jamais posé la question de savoir si j'aimais sa peinture. Absorbé dans ce que pensais être l'essentiel — à savoir le sauvetage de l'humanité —, je ne m'autorisais guère le loisir d'avoir des opinions sur des sujets jugés mineurs dont je ne connaissais ni la clinique, ni le diagnostic ni la posologie.

Fils du *sans frontiérisme* des années 80, je suis devenu grossiste en misère humaine. Du Cambodge au Rwanda, en

passant par les Favelas de Rio ou les geôles de Guantanamo, j'ai traité des systèmes de souffrance affectant des populations vulnérables, privilégiant le travail de terrain et l'immersion totale dans des milieux de culture infectés par la violence armée.

Par osmose et par magie, au grés des plaies et bosses que réserve l'extase du chaos, les formes, les couleurs et la dynamique en constante évolution de l'art de Christine ont progressivement attisé ma curiosité pour devenir des balises dans l'océan de mon monde humanitaire en pleine tempête.

Voilà que Christine écrit. Dans cette nouvelle, elle croque les joies et les incertitudes que procure l'assistance à des personnes dans le besoin. Je navigue cette fois en terrain d'expertise. Les protagonistes de cet improbable échange culturel et social sont une artiste éclairée des beaux quartiers et un migrant bouddhiste qui décide une autre vie que celle que lui réservait sa société traditionnelle au Bangladesh. J'aime l'absence de misérabilisme et de jugement de valeur dans ce texte. L'amplitude de l'incompréhension entre les protagonistes n'en ressort que mieux. La victime est digne dans sa logique. La dame patronnesse des temps modernes est pugnace et consciente des limites de son altruisme. Avec des mots cette fois, Christine appréhende la plastique et la complexité de l'incompréhension et de l'attrait entre cultures et logiques des priorités.

Primum non nocere reste un principe de base de tout humanisme. Tout évident et humble que paraisse cet objectif, j'ai trop souvent constaté que l'enfer se maquille avec de bonnes intentions. Surtout, ne pas nuire. Vouloir faire du

bien ne suffit pas. Contrairement à ce qu'il se dit, ce n'est pas l'intention qui compte dans une démarche altruiste. Cette nouvelle illustre avec sagacité que nous devons rester modestes sur nos résultats et sensibles aux personnes et aux contextes.

Le livre de Christine éclaire l'éternel quiproquo entre celui qui donne et celui qui reçoit et rappelle avec humour et finesse qu'il est aussi enrichissant de donner que de recevoir.

Hervé Le Guillouzic

*Médecin pour l'Assistance et la Protection des victimes des Conflits Armés
Comité International de la Croix Rouge, Genève*

La vie rêvée de Chotan B

Peintures et montages graphiques

Ma peinture procède d'un relevé de traces discrètes ou anodines. Partie d'une anecdote, d'un filet de vie prêt à s'effacer, je construis par une intervention bénigne un monde d'icônes multiples, où chaque détail prend un sens dans un kaléidoscope de lectures possibles.

Deux fois par semaine j'enseigne le français à des étrangers, souvent sans papiers, parfois en grande difficulté.

J'ai écrit l'histoire de Chotan B, qu'il m'a racontée petit bout par petit bout, en cours et après le cours. Le texte m'a inspiré le travail que j'ai présenté, du 3 octobre au 13 novembre 2013, au Café du Métro, 67 rue de Rennes, à Paris.

Chotan est issu de la minorité bouddhiste au Bangladesh. Demandeur d'asile, sa requête a été rejetée. Il est maintenant sans légitimité sur le territoire français. Sa vie est un ensemble à construire où chaque détail prend un sens.

Christine Robion, 2015

CHOTAN B

« Je suis né le 19 juin 1985 à Chittagong au Bangladesh. Je suis le premier enfant de ma famille. Mon père avait un petit magasin dans le village de Gohira Ankure Ghona, qui fait partie de l'agglomération de Chittagong. Un petit magasin d'alimentation. Mes parents sont du même village. Ma mère avait quinze ou seize ans quand elle s'est mariée, mon père était un peu plus âgé. Le village est à trente minutes en voiture de Chittagong. C'est, au bord de la mer, une enclave bouddhiste dans une région peuplée de musulmans ».

C'est ainsi qu'il s'est présenté. Moi, je suis son professeur. Je donne des cours à la paroisse Saint-Pierre-de-Chailot. Le discours n'a pas été aussi linéaire. Chotan avait des moments d'hésitation, souvent il cherchait des mots qu'il ne trouvait pas. Il essayait alors de les dire en anglais, mais son anglais n'était pas toujours compréhensible et, la plupart du temps, il fallait deviner. Le plus frappant, c'était

la construction de ses phrases : en anglais, comme en français, il utilisait des mots qui semblaient reliés entre eux par une logique singulière. Je me suis dit que la sienne, venant d'ailleurs, était étrange, mais qu'elle devait avoir ses secrets.

« Je suis allé à l'école primaire dans le village de Gohira Ankure Ghona. J'étais un élève moyen parce que mes parents ne savaient ni lire ni écrire, mais ma mère me forçait à travailler. À l'école primaire on apprend à écrire le bangla et l'anglais. C'est grâce à ma mère que je suis entré au lycée. J'ai passé mon bac en 1999, et je suis entré à l'école Hôtelière. Au bout de deux ans j'en suis sorti avec un diplôme universitaire. Je suis resté huit ou dix mois au village à chercher du travail, sans en trouver. Ensuite je suis parti à Chittagong. Là non plus je n'ai pas trouvé de travail. Alors je suis parti à Dacca. Une personne de mon village m'a recommandé pour travailler comme serveur au restaurant du Grand Azat Hotel. J'y suis resté trois ans puis je suis entré au Victory Hotel. En tout, j'ai travaillé quatre ans comme serveur, pour un salaire de cent euros par mois. Je n'avais pas de quoi aider mes parents, juste de quoi leur faire un petit cadeau de temps en temps, un sari pour ma mère, une chemise blanche pour mon père. C'est moi qui ai voulu partir. Depuis que j'étais petit je rêvais de pays étrangers. Je pensais que la vie y était meilleure. »

Il était arrivé en cours à la paroisse de Chaillot en octobre 2012. Ils étaient une douzaine, tous débutants.

Parmi eux, Udayan était l'un des premiers inscrits ; nous nous étions rencontrés l'année dernière, quand le professeur que j'étais destinée à remplacer avait fait les présentations.

Début octobre, ils étaient une dizaine. Trois ou quatre Sri-lankais, un Vénézuélien, une Russe, une jeune Kosovar dont le mari travaillait à la toute nouvelle ambassade et qui bâillait tout le temps, une Coréenne et quelques Bangladais.

Au bout de quelques semaines je leur ai demandé, au moment où on étudiait les mots « est », « ouest », « nord », « sud » pour le repérage dans l'espace, de dessiner une carte de leur pays. On pouvait situer La Rochelle. Je pouvais m'imaginer que cela leur ferait plaisir de parler de Colombo ou de Chittagong. Tous mes élèves bangladais venaient de Chittagong.

La plus belle des cartes était celle de Chotan. Il l'avait réalisée dans le temps imparti, les quelques jours qui séparaient deux cours. Elle était si détaillée dans les traits que je pouvais l'imaginer tirer la langue pour appuyer sur ses crayons de couleur. C'est sur cette carte que j'ai vu écrit, pour la première fois et de manière particulièrement appuyée, le nom Chittagong, tout près d'une constellation de morceaux de terre dans une mer bleu foncé. Udayan ne m'a jamais rendu de carte. Nous étions arrivés à la fin novembre, et déjà il ne venait plus que sporadiquement. Je ne m'étais pas inquiétée outre mesure, mes effectifs étant fluctuants : sans papiers, mes élèves avaient du mal à trouver du travail ; ils profitaient souvent d'une période d'inaction, qui n'était pas souhaitée, pour apprendre le français. L'attestation d'inscription qu'on leur délivrait leur donnait également l'espoir d'être mieux acceptés. Mais dès qu'ils trouvaient quelque chose, et souvent même dès qu'on leur avait donné l'attestation d'inscription, ils cessaient de venir, soit parce qu'ils étaient pris le matin à l'heure du cours, soit parce qu'avec le papier, ils avaient obtenu ce dont ils avaient besoin pour leurs démarches.

Il m'arrivait de me décourager, surtout lorsque je pensais qu'ils avaient enfin compris la différence entre le temps du présent et les temps du passé. Mais j'avais appris qu'il ne fallait jamais penser qu'ils s'étaient, eux, découragés. Dinesh et Wassanta disparaissaient ? Ils faisaient un remplacement

dans une maison et reviendraient au bout de trois semaines. Il faudrait revenir en arrière, répéter les leçons.

En décembre, je leur ai fait apprendre le poème de Prévert *Pour toi mon amour*. Introduction au passé composé : « *Je suis allé* », « *J'ai cherché* », « *J'ai trouvé* ». Le texte leur a plu, la méthode a été efficace. La jeune Kosovare était, elle aussi, très irrégulière. Comme elle continuait à bâiller ostensiblement, j'ai pensé que je l'ennuyais. Mais quand elle s'est mise à roter bruyamment, j'ai pensé qu'il y avait un autre problème. Les Bangladais et les Sri-Lankais n'ont pas montré d'étonnement ; Tatiana, qui avait de l'asthme, avait cessé de venir aux premiers jours de mauvais temps. Cristian le beau Vénézuélien, qui avait commencé une carrière de boxeur avant de décider de s'installer en France « *pour toujours* », me regardait avec un léger sourire. C'est avec lui que je partage le plus de connivences. L'espagnol et le français ont en commun un système verbal compliqué. Au bout d'un mois, ils étaient nettement moins nombreux. Mais Chotan restait assidu. Un vendredi à neuf heures trente, comme toujours ponctuel, il était seul en cours, je me suis assise à côté de lui au fond de la classe, j'ai ouvert mon cahier de présence et pris mon crayon. Je lui ai dit :

– Raconte.

C'est venu comme cela. Chotan a posé des bouts de phrase sur la table, des pans de Placoplatre qui finissent par faire un édifice. J'écris ce qu'il me dit, je retiens un pan pour le poser, sans me rendre compte qu'une vérité, posée crue sur le papier – un voyage en Thaïlande ou au Laos, attesté par un visa d'entrée et de sortie – nécessitera un autre éclairage avant de prendre place dans l'assemblage final. Chotan a

lâché les premiers pans de manière hésitante, mais au fur et à mesure que je les notais, au crayon, dans mon cahier de cours, il prenait confiance. Il avait suffi de lancer les premiers mots :

– Je m'appelle Chotan B. Je suis né à Chittagong...

Et le reste avait suivi, le village, les rizières, la famille, le temple.

Au bout d'un quart d'heure, Cristian le Vénézuélien est arrivé, et j'ai refermé le cahier sur le récit amorcé pour prendre ma place de professeur devant le grand tableau. Le mardi suivant, des élèves sont arrivés dès le début du cours, au compte-goutte et, au bout d'une demi-heure, ils étaient cinq ou six. J'ai proposé à Chotan de continuer son récit au café. J'ai laissé mon ordinateur sur une table et je lui ai posé des questions. Nouvelles plaques de Placoplatre, déplacement des anciennes, je ne savais pas où j'allais, je ne comprenais pas vraiment l'histoire de ce touriste qui avait si longuement séjourné en Asie avant de débarquer en France.

– Le Bangladesh est un des pays les plus pauvres de la planète. Vous savez, la situation est très mauvaise là-bas. Quand j'ai exposé mon projet à mes parents, ils ont été d'accord. Le premier visa de tourisme pour le Sri-Lanka a été transformé en visa de résidence. Ce qui m'a permis d'aller en Thaïlande. J'y suis resté un mois et, de là, j'ai visité Singapour et la Malaisie.

– Tu n'es plus retourné au Bangladesh ?

– Si. En juillet 2009. J'ai vu mes parents. Je suis resté une semaine avec eux.

– Tu peux me parler de ta maison ? Tu as une chambre à toi ?

Chotan sourit. Je sais qu'ils vivent à Saint-Denis à plusieurs dans un tout petit espace. Il me fait comprendre que

les conditions actuelles sont celles de la nécessité.

– Oui, j’ai une chambre. Petite, mais une chambre quand même. Les conditions de vie n’étaient pas si mauvaises, mais le système fait qu’on n’a pas de perspectives d’avenir.

– Comment as-tu vécu à l’étranger ?

– Mes parents m’ont donné une première fois vingt mille takas (environ deux cents euros) puis ils m’en ont encore envoyé quinze mille au cours de mon voyage.

– Tu dormais où ? Dehors, à l’hôtel ?

– Je n’ai jamais eu à dormir dehors. Les temples bouddhistes accueillent les voyageurs dans des chambres, au Sri-Lanka et en Thaïlande. Pas en Malaisie. J’ai toujours trouvé des solutions, en parlant avec des gens.

Chotan semble avoir pris confiance. C’est la première fois qu’il décrit un voyage qui prend dans son récit des allures de pèlerinage. Je ne suis pas encore entrée dans la logique de l’affaire mais je tiens une voie.

Il continue :

– Au Sri-Lanka, j’ai rencontré un moine bouddhiste américain : Wamala Bangsa. Toujours au Sri-Lanka, une autre personne m’a aidé, un chrétien professeur d’anglais, qui n’a pas accepté d’argent pour les cours qu’il m’a donnés. Il s’appelle : Thusar Indraget. Il m’emmenait dans sa voiture pour les courses que j’avais à faire.

– Tu lui a écrit par la suite ?

– Non, mais je ne l’oublierai jamais.

Chotan me regarde en baissant la tête. Avec les doigts, qu’il a particulièrement longs et fins, il joue avec sa tasse de café. Il sourit comme pour s’excuser, de quoi, je ne sais pas. Peut-être de ne pas écrire à Thusar Indraget ? Il me fixe mais ne semble pas me voir. Subitement, je le sens

inquiet. Il faudra que je m’habitue : l’humeur de Chotan est comme sa logique : imprévisible. Je lui dis en refermant le couvercle sur mon ordinateur :

– Ce que j’écris là, tu sais, ce n’est pas pour la police.

১৯৮৫ সালের ১৯শে জুন, বাংলাদেশের চট্টগ্রাম জেলায় আমার জন্ম।

আমি আমার পরিবারের প্রথম সন্তান।

আমাদের নিজগ্রাম গহিরা অল্পুর ঘোনায় আমার বাবার ছোট্ট একটি মুদির দোকান ছিল। এই এলাকাটি বৃহত্তর চট্টগ্রাম জেলার ছোট্ট একটি অংশ। আমার বাবা মা একই এলাকার বাসিন্দা। আমার মা ১৬ বছর বয়সে আমার বাবার সাথে বিবাহ বন্ধনে আবদ্ধ হন। চট্টগ্রাম শহর থেকে গাড়ীতে করে আমাদের গ্রামে আসতে ৩০ মিনিট সময় লাগে।

আমি আমার নিজগ্রামে প্রাথমিক বিদ্যালয়ে লেখাপড়া শুরু করেছিলাম। সত্যিকার অর্থে আমি কখনোই ভাল ছাত্র ছিলামনা কারণ আমার বাবা মা দুজনের কারো লেখাপড়া সম্পর্কে কোন ধারণা ছিলনা। তারপরেও আমার মা সব সময় আমাকে বিদ্যালয়ে যেতে উৎসাহিত করতেন। বিদ্যালয়ে আমাকে বাংলা ও ইংরেজী লেখা এবং পড়া শিখাতো।

আমার মাকে ধন্যবাদ কারণ উনার উৎসাহেই আমি প্রাথমিক বিদ্যালয়ের গতি পেরিয়ে মাধ্যমিক বিদ্যালয়ে উঠতে পেরেছিলাম।

১৯৯৯ সালে আমি ঢাকায় গিয়ে একটি হোটেলে চাকুরি গ্রহন করি। ওখান থেকে আমাকে ৭০০০ টাকা মত বেতন দিতেন। কিন্তু এই টাকায় আমার যতটই হতনা। আমি আমার বাবা মাকে তেমন একটা সাহায্য করতে পারতামনা শুধু মাত্র আচার অনুষ্ঠানে ছোট্ট কিছু(শাড়ি,লুসি, পাঞ্জাবী)উপহার ছাড়া।

আমি আমার এই অবস্থা থেকে উত্তরণের একটা পথ খুজতে লাগলাম। আমি চিন্তা করলাম বিদেশে গেলেই একমাত্র আমার এই অবস্থার অবসান করা সম্ভব হবে।

LE 1^{ER} MARS

Chotan, d'habitude toujours assidu et ponctuel, n'était pas là. Au cours suivant, il s'est excusé : il avait déménagé.

Je lui ai proposé de prendre un bus le long de la Seine. Nous sommes descendus devant le Grand Palais. Quand je l'ai fait entrer au Petit Palais, j'ai senti qu'il perdait confiance. L'endroit était imposant. Quand il a compris que l'entrée était gratuite et que nous irions directement à la cafétéria qui se trouve en bord de jardin, Chotan a repris confiance. Par contre, il ne voulait rien manger. J'ai commandé des cafés et un gâteau. Sur une table, j'ai posé mon ordinateur.

— En octobre 2009, quand je suis arrivé à Roissy, j'avais quelques numéros de téléphone de gens de mon pays.

— Tu as appelé ?

— Non. Je prends un taxi auquel je donne une adresse, à la Courneuve. Cela a coûté cinquante euros. J'arrive chez un compatriote ; il n'était pas très content de me voir. Il m'accueille

cependant, dans un minuscule appartement, je partage la couchette de quelqu'un d'autre, dans un réduit, un lit en hauteur, dans la même couchette ! On m'a pris cent vingt-cinq euros pour un mois, et je suis resté là deux mois.

Je lui dis que je trouve cela cher, pour un bout de lit à la Courneuve. Chotan prend son regard humble et doux pour me dire :

– C'est comme ça, Madame...

C'est la première fois que je l'entendais prononcer ces quatre mots associés à une mimique efficace de soumission, qui reviendront souvent.

Je lui posais des questions, il répondait.

– Après ces deux mois, j'ai changé. J'avais trouvé une place dans un appartement de trois chambres à Saint-Denis, nous sommes douze.

– Tu payes un loyer ?

– Cent trente euros.

– Qui est le propriétaire ?

– Quelqu'un du Bangladesh.

– Un Bangladais !

Devant mon étonnement, Chotan baisse le regard, sourit et dit :

– C'est comme ça, Madame...

Le propriétaire est l'un des leurs. Chotan confond peut-être propriétaire et détenteur du bail. Va savoir. En haut de l'édifice, le locataire en titre – qui, comme dira souvent mon élève avec une parfaite maîtrise du passé composé –, a « *gagné ses papiers* » et est suffisamment intégré pour avoir obtenu ce logement social, extorque cent trente euros à chacun de ses sous-locataires. Il paye cinq cent trente euros au propriétaire, et se fait un petit rab sur les autres... Mais, encore une fois,

ce n'est pas si simple. Il y a, entre le locataire en chef et le vrai locataire en titre – qui depuis longtemps n'habite plus là –, encore un palier. L'avant-dernier échelon allonge, sur la masse collectée, mille euros au détenteur du bail, et la marge s'émousse au fur et à mesure qu'on descend l'escalier. Par contre, tout en haut sur le palier, elle est énorme.

– Que faisais-tu pendant ce temps ?

– Je cherchais du travail.

En sortant du Petit Palais nous sommes passés devant le portrait de Sarah Bernhard. Chotan n'a fait aucun commentaire à mes explications sommaires sur le théâtre. Je ne savais même pas si cet art était représenté au Bangladesh. Certainement pas sous la forme qui nous est familière. Il regardait sans sourire la jeune Sarah allongée lascive et légèrement narquoise sur son sofa, son chien à ses pieds semblant défier le spectateur. Impossible de lire quoi que ce soit sur le visage de mon élève.

J'ai obtenu pour Chotan un rendez-vous avec un conseiller juridique du Secours Catholique et l'ai accompagné dans le xv^e arrondissement. C'est là que j'avais pris conscience à la fois du désarroi de mon élève mais aussi de sa stratégie. Il existait un système clos que j'appellerai plus tard « *le Bangladesh à Paris* ». Je crois que je peux dater cette prise de conscience très précisément au moment où la personne qui l'interrogeait a posé la question :

– Avez-vous un avocat ?

Mon rôle devait se borner à traduire les questions difficiles en anglais. J'ai traduit en pensant qu'on posait une question saugrenue à un homme sans papiers qui paraissait à la dérive. Mais voilà, l'homme sans papiers, touchant dans sa

petite veste en laine à motifs noirs et blancs, était aussi un demandeur d'asile, et la réponse était : oui, il avait un avocat.

Ce jour-là, j'ai laissé Chotan s'éloigner dans la direction opposée à la mienne. J'aurais pu l'accompagner à la station de métro, nous allions dans la même direction, mais j'ai préféré rester seule et revenir par la rue parallèle. Je me suis retournée sur la petite silhouette un peu gauche qui s'éloignait la tête baissée dans son improbable veste à capuche. Subitement, j'ai eu envie de lui crier de m'attendre. Mais il ne s'est pas retourné. Chotan ne se retourne jamais.

Voilà maintenant le printemps, il fait toujours froid, mais il y a parfois un rayon de soleil, et les choses ont beaucoup changé. Non que j'en sache beaucoup plus sur le fond, par contre de nombreux détails sont venus compléter le plan, le cadre d'un voyage entrepris par étapes du Bangladesh à Paris.

Variations sur le thème de Ma maison
Trois petits tableaux 32 x 32 cm
Technique mixte, 2013



5 AVRIL

Au fur et à mesure de nos rencontres, Chotan lâche des bribes, des précisions qui prennent place dans la trame du récit.

— Au bout de trois mois, je n'ai toujours pas trouvé de travail. À ce moment-là, je fais une demande d'asile politique. De nombreux Bangladais ont fait cette démarche. J'ai écrit mon histoire, que j'ai donnée à traduire. Dix euros la page. Un bureau de traduction bangladais. Entre Fontenay-sous-Bois et Nanterre, cela a été l'enfer. À Fontenay pour la demande. À Nanterre pour les empreintes digitales. Départ à quatre heures du matin parce qu'il y a la queue. Sous la neige. La première fois, je n'ai pas eu de rendez-vous. Le lendemain, j'ai eu plus de chance. J'ai obtenu un rendez-vous à deux semaines de délai.

— C'était quand ?

— En 2009, ma première demande d'asile.

— Tu as demandé de l'aide ?

- J’ai fait mes démarches tout seul.
- Les autres ne t’aident pas ?
- Pas trop. Parfois oui, mais j’ai préféré agir seul. En parlant anglais. Mais en France on ne parle pas anglais dans les administrations.

Un peu plus tard :

- Hier est arrivé un courrier : mon recours va faire l’objet d’une ordonnance. On va reconsidérer mon cas.

Chotan n’a pas utilisé ces mots. J’écris ce que j’ai cru comprendre. Sans aucune garantie. Ai-je bien compris Fontenay ? C’est tellement difficile à prononcer ! Il m’a montré la lettre. Le courrier est écrit dans un français juridique, incompréhensible. Il a sorti d’autres papiers. L’un semble important pour lui, il porte un nom : « *Récépissé*. » Il est soigneusement plié en quatre, dans le portefeuille près de la carte Vitale. Il a été donné au moment où la demande d’asile a été déposée. Il ouvrait certains droits, « *en attendant* ». Il était, par exemple, encore possible de travailler légalement tant que le récépissé était valable... Toujours en attendant. Mais le papier était délivré pour deux mois. Maintenant, il est périmé. Cependant il le garde précieusement et semble lui accorder plus d’importance qu’à son passeport.

- L’avocat s’occupe bien de toi ? C’est un homme ou une femme ?
- Une avocate, oui. Neuf cents euros la première fois, neuf cents euros encore cette fois.

Je comprends que la demande a été rejetée. Chotan m’explique qu’il va maintenant en appel. On lui a délivré un autre papier précieux, mais cette fois le « *récépissé* » n’est valable que deux semaines. Lesquelles sont depuis longtemps écoulées.

L’avocate accepte des délais de paiement.



Mon village
32 x 32 cm
Technique mixte, 2013

9 AVRIL

En cours, il est question, dans la leçon du jour, du TGV. Je demande à mes élèves s'il leur est arrivé de le prendre. À ma grande surprise, Chotan, comme un enfant, lève la main. Il est allé à Cannes. À Cannes ? Au festival du cinéma, sur la Croisette ? Ils comprennent tous et rigolent.

— Non, dit Chotan, pour un travail.

Je tiens un bout d'histoire. Un nouveau panneau de Placoplatre va trouver sa place dans l'ensemble. Après le cours, devant un café qu'il saupoudre de sucre, on revient à Cannes. Il est question d'un homme riche, qui possède une grande maison.

— Quatorze jours, je suis resté. Cet homme avait des chevaux. Je m'en suis occupé. Il avait aussi un yacht. Il m'a emmené avec sa famille, j'ai fait la cuisine.

Je ne saurai pas qui est cet employeur, ni s'il a déclaré son employé. Tout ce qu'il peut me dire, c'est qu'il parlait

bien anglais et que sa femme était très difficile. Le couple avait deux enfants assez grands et très gâtés, l'aîné toxicomane. Je ne sais pas si on parle de cannabis ou d'autres substances. Chotan a dû ranger la chambre de ce fils, avec Madame, c'était désespérant.

— C'était le bordel.

Il emploie le mot, qui sonne étonnamment juste. Il a dû l'apprendre ce jour-là, penché sur les objets épars renversés ou jetés sur le sol de la chambre, les mégots éventrés et les morceaux de bristol découpés. Il m'a demandé, pour la première fois sur le ton du reproche, pourquoi les Français élevaient leurs enfants de cette manière.

— Je suis resté quatre jours sur le bateau. Après j'ai dû rentrer à Paris pour mes papiers. Le monsieur s'est fâché. C'était payé mille deux cents euros par mois, voyage en plus. Mais on ne m'a pas payé le voyage et, au bout du compte, il m'a donné cinq cents euros. Le billet de retour pour Paris a coûté cent euros. Incidemment, avec cette histoire de TGV, j'avais appris un détail. Depuis son arrivée en France en 2009, même sans être inscrit à Pôle Emploi, il avait dû se passer des choses, à ce niveau. J'imaginai que Chotan n'était pas resté les mains dans les poches. Pour commencer par la chose la plus immédiate, car immédiatement exigible par les compatriotes : le loyer. Il fallait bien le payer.

— J'ai travaillé en continu pendant un an et demi, pour des Pakistanais, pour quarante-cinq euros par jour. On mettait des éponges en sacs, qu'on refermait. À ce moment-là, j'ai mis de l'argent de côté, et j'ai pu en envoyer à ma famille. Ensuite le patron est parti.

— Parti, complètement ?

— Non. Ailleurs. Trop loin.

— Délocalisé ?

— Oui, c'est ça, délocalisé.

Je comprends que l'entreprise aux éponges se trouve désormais du côté de Beauvais. Chotan me dit que le patron lui propose maintenant de revenir, mais c'est cette fois vraiment trop loin. Il ne m'en dit pas plus ce jour-là sur ce travail.

— J'avais encore deux mille euros. Je les ai donnés à un ami qui en avait besoin, et qui a monté une affaire. Un salon d'esthétique.

— Il te remboursera ?

— Bien sûr !

Il me parle de cet ami, à qui il doit assistance parce qu'il s'agit d'un cousin, plus jeune que lui et arrivé plus tard. J'apprends à l'occasion l'un des codes du Bangladesh à Paris : on ne refuse pas d'assistance à un proche, surtout s'il est plus jeune. Le remboursement peut faire débat, comme c'est précisément le cas ici, Chotan sachant que l'affaire marche rondement, le cousin ayant eu l'idée d'embaucher un jeune Chinois, étudiant à Assas, pour la pose des ongles, le vernis et le massage des pieds.



Bribe d'histoire 2
32 x 32 cm
Technique mixte, 2013

UN DÎNER À SAINT-DENIS

Depuis qu'il avait déménagé, Chotan avait l'air plus détendu. Un jour, il m'a dit :

— Je voudrais faire la cuisine pour vous. Est-ce que vous voulez bien venir à Saint-Denis ?

Plusieurs fois, il m'avait proposé de m'inviter. Souvent, il voulait régler nos cafés, et ma réponse était invariable : tu paieras quand tu auras trouvé un travail. Une fois, je l'ai présenté à l'un de mes amis qui cherchait quelqu'un pour le repassage. Les présentations faites, il a voulu me remercier en m'invitant à « *prendre quelque chose* ». J'ai refusé, et j'ai bien fait, car pour les chemises de Frédéric, qui est très maniaque, Chotan n'a pas fait l'affaire. Après deux essais infructueux, il n'a jamais été rappelé. J'en étais désolée, mais je devais me faire une raison pour mon protégé : son truc, ce n'était pas le repassage, mais la cuisine. Et voilà qu'il voulait me donner une idée de son talent.

- Qu’est-ce que vous aimez ?
- Tout !
- Le poisson aussi ?
- Oui.
- Et vous aimez « *spicy* » ?
- Épicé ? Oui.

Ce qui m’inquiétait, c’était de trouver l’adresse, dans une banlieue que je ne connaissais pas. Ne m’avait-il pas dit lui-même qu’il avait peur, parfois ? Chotan me dit qu’il viendrait me chercher à Stade de France, sur la ligne du RER B.

J’allais voir où, comment et avec qui habitait mon élève. Chotan, dans sa veste en laine qui lui donnait l’air d’un enfant, était là, sur le quai du RER. Il m’a conduit par des rues calmes sous un soleil de soirée printanière jusqu’à un petit immeuble. Alors que je m’attendais à devoir me faufiler dans des halls mal famés et sentant l’urine, l’entrée était claire, l’escalier large et bien tenu. Chotan a ouvert une porte au troisième étage, et je me suis retrouvée dans un vestibule où étaient posées plusieurs paires de chaussures. J’ai compris que je devais, moi aussi, me déchausser. J’ai eu à peine le temps d’entrer dans la pièce principale, qui m’a paru assez vaste et surtout bien rangée, qu’un grand jeune homme souriant est venu vers moi. Chotan l’a présenté.

- Dhiman, le chef.

Dhiman parlait parfaitement français. Pendant que Chotan se retirait dans une cuisine que je ne ferai qu’apercevoir, Dhiman restait avec moi pour faire la conversation. Alors qu’il n’avait que quelques années de plus que Chotan, il semblait être installé dans le rôle du père de famille. Le plus important me fut expliqué immédiatement : Dhiman « *avait gagné ses papiers* ». Sa demande d’asile politique avait

été agréée. Actuellement inscrit à Pôle Emploi, il était sur liste d’attente pour une formation de plombier. C’était à lui qu’avait été attribué le logement social, et à lui que les autres réglaient leur quote-part de loyer. Sur quelle base ? Alors que je soupçonnais un sombre et peu reluisant commerce, je n’en suis plus aussi sûre aujourd’hui. Les autres ? Chotan, Babu et Shimul, Babu venant d’arriver. Fils d’un ami des parents de Chotan et plus jeune que lui de quelques années, il était aussi son protégé. Quant à Shimul, je l’avais eu très brièvement comme élève, mais il n’était pas resté au cours. Il faisait partie de ceux qui disparaissaient dès qu’ils avaient obtenu l’attestation d’inscription. Il travaillait dans un bureau de change à côté de la Gare du Nord et se débrouillait déjà assez bien en Français. Un cinquième garçon est passé pendant la soirée, qui devait lui aussi habiter là.

Je me suis demandé comment tout ce petit monde se répartissait l’espace, la nuit venue... Dans la pièce unique sobrement meublée, il y avait un canapé derrière une table basse où était allumé un ordinateur.

- Ton ordinateur ? demandai-je à Chotan qui sortait de la cuisine.
- Non, celui de Dhiman.

En tant que chef, Dhiman dormait sur le canapé, et la table basse lui était réservée. Les autres prenaient place sur un lit superposé à deux places à chaque étage, la literie était roulée dans la journée, ou pour ma visite. Au fond de la pièce, il y avait une armoire ancienne à miroir, dont la présence ici était déconcertante. J’ai demandé à Dhiman d’où venait l’armoire. Il m’a répondu qu’il l’avait achetée aux Puces. Je lui ai dit que je la trouvais belle, et il était aussi de cet avis. Pour seule décoration, il y avait aux murs une photo de la tour Eiffel, à peine plus grande qu’une carte postale. Et sur

le réfrigérateur, qui se trouvait également dans la pièce, des images de Bouddha.

Drôle de dîner. Le couvert avait été mis pour moi seule, après qu'on m'eut demandé si je désirais une fourchette. Les plats, énormes, arrivaient les uns après les autres. Dhiman, assis à côté de moi, faisait la conversation mais ne mangeait pas, Chotan assistait et ne répondait que si je l'interrogeais. Mon élève avait fait la cuisine, mais c'est le chef qui recevait.

J'ai regardé la tour Eiffel et Bouddha. La conversation a tourné autour de ces deux pôles. Comment concilier une vie européenne, parisienne, avec une croyance ancrée, une pratique sans faille de la religion bouddhiste ? Il sera beaucoup question de la famille, celle d'où l'on vient, marquée par le respect qu'on doit aux parents, aux gens plus âgés en général, et celle qu'on devra fonder avec le consentement des parents. Chotan m'avait expliqué qu'au moment voulu, ses parents choisiraient pour lui une jeune fille ; ce sera la même chose pour Dhiman, qui n'exclut pas le choix d'une Française, à la seule condition : que « *Maman l'accepte.* » Après le poisson épicé, les tonnes de riz, il y a eu des fruits, présentés artistiquement par Babu qui n'avait pas quitté la cuisine. J'avais déjà le ventre gonflé comme un ballon de football quand Chotan a sorti des *Fjords*. À cette époque il avait commencé à travailler chez moi et avait vu ce qu'il y avait dans le frigo de la rue de Monceau.



Rêve en bleu
50 x 50 cm
Technique mixte sur toile, 2013

DEUX MOIS RUE DE MONCEAU

Frédéric n'avait pas été convaincu du talent de Chotan pour le repassage. J'espérais que, moyennement satisfait de la prestation, il essaierait de lui donner sa chance en cuisine. Mais malgré ses promesses, il n'a plus jamais rappelé. J'ai proposé à Chotan de remplacer ma femme de ménage qui s'absentait. Pensant que je créais pour lui un emploi sur mesure, il a montré des réticences. Je comprendrais plus tard qu'il en serait toujours ainsi quand je lui proposerais quelque chose : Chotan avait, face à toute forme de cadeau, une réaction singulière, comme s'il soupçonnait dans le don une sorte d'agression. Je me suis souvenue de sa gêne le jour où il avait fait le service un soir de vernissage dans la galerie pour laquelle je travaillais. Au moment où l'artiste a voulu le régler, il a refusé, ayant « *fait cela pour Madame le professeur* ». Il avait fallu insister. Cette fois-ci, je lui dis :

— Trois fois deux heures par semaine. De toutes les façons nous avons besoin de quelqu'un.

Chotan n'avait pas l'air convaincu. Plus que tout, il craignait de me déranger, ou pire : de me décevoir. Je comprendrai plus tard que s'il aimait donner, il détestait recevoir. En français, on aurait pu décliner les différents sens du verbe « *obliger* ».

— Tu sais, cela ne va pas durer longtemps. Tu pourrais nous rendre service en attendant de trouver, toi de ton côté, un vrai travail.

Le lundi suivant, il est venu rue de Monceau. Je lui ai montré comment se servir d'un fer à repasser. Chotan est revenu le mercredi suivant puis le samedi. Au début, il passait deux heures sur trois chemises. Il restait quelquefois un peu de temps pour l'aspirateur mais pas toujours. Peu à peu, la performance s'est améliorée, mais jamais suffisamment pour que je me risque à appeler Frédéric. Cependant, chaque tâche définie était accomplie jusqu'à la fin, même au delà des deux heures pour lesquelles il était payé. Chotan tenait à finir le travail entrepris. Il a mis de l'ordre dans la chambre de mon fils. Je pensais à sa réflexion à propos du fils du propriétaire du yacht.



Cox's Bazar
32 x 32 cm
Technique mixte, 2015

TOUT CE QU'ON PEUT APPRENDRE

Les semaines allaient s'étirer ainsi, dans une sorte de normalité. Je m'habituais à la présence de Chotan, qui devenait témoin de ma vie quotidienne. Il me voyait travailler à l'atelier ou sur mon ordinateur. Il m'entendait travailler le violon, seule ou avec mon amie pianiste. Après ses deux heures de ménage, nous nous asseyions ensemble pour boire un café. La cuisine est devenue le centre stratégique de nos conversations. C'est là qu'il m'a dit un jour :

– J'aimerais bien apprendre le violon.

Il ne l'a pas dit de manière si distincte, parce qu'il ne connaissait pas le nom de l'instrument. Je l'ai sorti de sa boîte pour le lui montrer, lui ai dit qu'en théorie il pourrait apprendre, que justement j'en avais un deuxième que je pourrais lui prêter, mais que ce serait long et difficile. J'ai placé sa main droite sur l'archet, et l'archet sur la corde.

– Tu sais lire la musique ?

Je montrai à Chotan une partition. Je lui dis :
— Je peux t'apprendre. Mais ce sera plus clair avec le piano.



La vie rêvée de Chotan B.

32 x 32 cm

Montage graphique sur boîtes d'allumettes, 2013

LEÇONS DE PIANO

C'est ainsi que nous avons commencé.

Après chaque séance de ménage, de repassage, Chotan s'asseyait au piano. Enfin, s'asseyait... : je devais lui montrer le tabouret et insister pour qu'il prenne place. Au début, je prenais une chaise que je posais près du tabouret. J'avais retrouvé le livre qui avait servi à mon fils *Ma première année de piano*. Il suffirait de lire les notes, de se repérer sur le clavier.

C'était parti. Des signes posés sur des lignes étranges sur un livre, deux mains, des touches blanches et noires. Du matériel en somme. Déchiffrage des signes, transcription tactile immédiate, clé de sol = droite, clé de fa = gauche. Droite et gauche, déjà, posant un problème linguistique, j'ai demandé à Chotan s'il pouvait me dire ces mots en bangla.

— Bien sûr. *Bam*, et *Dan*.

— *Bam* = clé de fa, *Dan* = clé de sol.

Cela l’amuse, que je prononce ces mots en bangla. Et ça marche. Je joue le morceau, lis le titre.

— *Chanson triste*.

Je joue de nouveau le thème, deux phrases simples et répétitives séparées par une cadence suspensive.

— C’est beau, dit Chotan.

D’oreille, il reproduisait. En suivant les notes sur le livre, on recommençait. Il posait ses doigts sur les touches, j’en corrigeais l’arrondi, les relevais afin qu’il les fasse retomber comme de petits marteaux. Chotan ne disait rien, ne résistait pas à la pression, il se laissait faire. Visiblement il avait oublié jusqu’à ma présence. Il était fasciné. « *C’est beau...* » À partir de là, trois fois par semaine après le travail, il s’asseyait sur la banquette, et moi, penchée vers lui, corrigeais ses doigts sur les touches. C’est à cette occasion que je remarquais ses mains aux doigts particulièrement longs et fins.

Un jour, Chotan m’a dit qu’il n’avait pas le temps de rester pour « *faire le piano* ». Je lui ai donné un livre de sol-fège et lui ai proposé de le regarder ensemble, à la sortie du cours. Au café, on a dessiné des clés de sol. Des clés de *dan*. Chotan, appliqué, souriait. Il semblait heureux. Mais nous n’avons plus jamais repris les cours de musique.



*Cahier d'école - au nom de l'artiste -
32 x 32 cm
Technique mixte, 2015*

CONSEIL AU CAFÉ DU PONT DE L'ALMA

Nous avons repris son récit. Ses phrases de présentation étaient maintenant parfaites.

— Je m'appelle Chotan B, je suis né à Chittagong, j'habite Saint-Denis...

Il se préparait à passer l'examen du DILF (diplôme initial de langue française). Il fallait faire répéter les phrases simples jusqu'à ce qu'elles deviennent un automatisme. Je savais aussi que le récit, celui qu'il déroulait pour moi et à ma demande, ne serait pas linéaire. Les mots d'un jour se trouvaient complétés ou modifiés le lendemain. Quand ils ne prenaient pas un tout autre sens.

Aujourd'hui Chotan a quelque chose à me demander. Il revient sur le Pakistanais pour qui il a travaillé un an et demi. Entre neuf et dix heures de travail par jour, sept jours sur sept. Parfois onze. Après avoir donné ces détails dont l'évocation le fait visiblement souffrir, je comprends qu'il

n'est pas question d'en parler davantage. Chotan veut un conseil. Doit-il retourner chez le Pakistanais qui lui propose de le réemployer ?

Le patron s'est délocalisé. Je n'arrive pas à en saisir la raison. Toujours est-il que Chotan a eu une proposition. Il a envie d'accepter, pour l'argent. Mais il sait qu'il n'obtiendra jamais de papier officiel, aucune preuve pour le travail fourni.

En deux mots-clés : pas de fiches de paye. Je déconseille à mon élève de retourner chez un esclavagiste qui l'exploite dix heures par jour sans le déclarer et sans lui donner de jour de repos.

Chotan insite.

— Le Pakistanais est un peu religieux, « *la tête, c'est bon* ». Musulman, bon fond.

Je fais signe que je comprends.

— Il est depuis trente-quatre ans en France. Il a gagné beaucoup d'argent.

— Et il n'a pas déclaré ton travail ?

— En fait, il déclarait quelque chose : deux heures par jour.

Je ne partage pas l'avis de Chotan sur la bonté du Pakistanais qui a construit un empire en exploitant la détresse des migrants. Récupérer les preuves de ce travail, par le biais des deux heures déclarées ? L'idée me vient, je ne sais pas si c'est possible, il faudrait se renseigner, mettre en marche tout un arsenal, avocats, témoignages du travail réellement fourni. Est-ce envisageable ? Joindre des preuves à un dossier déposé à la préfecture ? Je suis sceptique : tout cela me paraissait mince, il fallait réfléchir.

LE MOINE BOUDDHISTE

En inscrivant Chotan à l'examen du DILF, j'avais vu son passeport : sa photo est celle d'un moine bouddhiste.

Au café après le cours, il continue son récit. Je m'aperçois que je n'avais rien compris à ses voyages multiples. Je les pensais alignés, posés les uns après les autres sur la ligne du temps dans un but précis, constant comme une idée fixe : accumuler les visas de tourisme afin d'être crédible le jour où il en demanderait un pour l'Europe. Jusque-là son récit avait tourné autour du bouddhisme sans faire de la religion le pivot de l'histoire, Chotan l'avait plutôt évoquée comme une évidence, pièce constituante d'un ensemble culturel. Je compris qu'il me fallait de nouveau déplacer cette paroi de Placoplatre. Les éléments étaient très mal posés, et le malentendu, là encore, total.

— Quand j'étais petit, j'étais bouddhiste parce que mes parents étaient bouddhistes. J'allais au temple du village,

Raozan. À seize ou dix-sept ans, c'est un âge important... Maintenant j'ai des tas de problèmes. Je sais comment on pourrait les résoudre. Mais pour le moment je ne peux pas ; le chemin, c'est la méditation. Si vous suivez les principes du bouddhisme, vous n'êtes jamais en colère. Vous pouvez tout contrôler.

Puis il ajoute :

— à Paris, je suis juste une poubelle. Mais pour un Bouddhiste, ce n'est pas grave ; je ne fais de mal à personne, donc je suis heureux.

Il prend son regard souriant et humble, qui fixe directement mais en dessous, pas du tout d'une manière sournoise mais de l'air infiniment désolé de la personne regrettant de ne pas partager l'avis de son interlocuteur.

Comme s'il lisait dans mes pensées, il ajoute :

— Dans mon cœur, c'est ainsi. Mais la réalité est là, je suis un être humain ; ici à Paris, j'ai besoin d'une maison, de nourriture.

Là-dessus, j'ai rangé mon ordinateur. J'allais partir. C'est alors que Chotan a ajouté :

— Pourquoi venir en Europe ? Je crois que cela fait partie de mon karma. Au Bangladesh, je pouvais aider mes parents, mais pas trop.

J'aime bien quand il dit « *pas trop* », voilà une expression qu'il a apprise et qu'il manie à bon escient, mais à sa façon, dans sa logique Pas trop. Un peu mais vraiment pas assez. Il m'avait dit qu'il avait acheté des saris pour sa maman. Il aurait aimé l'habiller comme une reine, la couvrir d'étoffes soyeuses qui l'auraient immobilisée comme s'il avait pu la confire en amour. Je devrais m'en souvenir : dans ses récits, Chotan parle et parlera toujours de sa mère, assez peu de son père.

— Pourquoi Paris, pourquoi la France ?

— Paris ? Non, je ne savais pas si ce serait Paris, ou une autre ville en Europe. J'avais entendu dire au Bangladesh que la demande d'asile était possible en France. Demander ailleurs était devenu impossible, à cause des ordinateurs. En Angleterre, des quartiers entiers sont peuplés de gens de mon pays, il y a des inscriptions en Bengali dans le métro. Mais les gens sont arrivés il y a quatre-vingts ans. Ils ont fait leur vie, et certains sont devenus très riches. L'Angleterre, oui, c'eût été plus facile. Notre deuxième langue, c'est l'anglais.

Je pense à ce que m'a dit Dhiman, le jour où Chotan m'avait invitée dans leur studio à Saint-Denis.

— Vous êtes trop gentils en France. En Angleterre, on vous prend sans papiers, hop, dehors ! Ici, qu'est-ce qu'on risque ? Au plus vingt-quatre heures de garde à vue ; après, on vous relâche.



Petits rêves de mon enfance
50 x 50 cm
Technique mixte, 2013

VISITE AU LOUVRE, LE 17 MAI

Aujourd'hui j'ai conduit ma classe au Louvre. Tatiana, Dinesh, Wassantha, Nandan, Cristian, Mokhtar, Udayan et Chotan. La veille du cours, j'avais effectué un repérage, nous avons ensuite préparé la visite. Je leur parlerai de la pyramide, puis nous irons voir l'exposition temporaire sur Giotto. J'ai trouvé cela intéressant, de commencer la visite avec Giotto. Tout ce qui maintenant nous parle, nous préoccupe, nous émeut avait été exprimé au début du XIII^e siècle. J'ai montré à mes élèves les visages expressifs, la douleur, la joie. La lutte entre le bien et le mal personnifiée par de petits anges s'étripant avec des démons au-dessus du Christ crucifié. Puis nous nous sommes arrêtés devant un triptyque d'un napolitain de la même époque, peut-être de l'école de Giotto : il avait donné le mouvement, montré la souffrance et la joie, les sentiments déclarés, sortis de l'ombre, éclataient dans les clairs obscurs. Les animaux veillaient sur l'enfant Jésus

dans une tendresse presque anthropomorphique dans la représentation.

Mes élèves étaient très impressionnés par l'endroit. Respectueux comme s'ils s'étaient trouvés dans un lieu de culte, ils regardaient sans faire de bruit et me suivaient en silence d'un tableau à un autre. Quand nous sommes sortis de la petite salle de l'exposition temporaire, Mokhtar me dit :

— Vous les chrétiens avez eu de la chance : l'art a servi la religion, et il en reste quelque chose. Chez nous, toute représentation divine est interdite.

Mokhtar accompagne Tatiana. Ils sont tous les deux à part. Lui est écrivain. Il a rencontré Tatiana quelques années plus tôt dans le métro quand elle visitait Paris avec sa fille. Mokhtar a appris le russe comme il avait appris l'italien, le français et plusieurs autres langues, et depuis cinq ans que Tatiana habitait Paris, elle n'avait pas eu l'occasion d'apprendre le français. En septembre, elle s'était inscrite au Secours Catholique, et elle était arrivée dans ma classe. Elle-même professeur, maintenant à la retraite, elle avait été proviseur d'un lycée en Russie. Elle tenait parfaitement ses cahiers et apprenait vite.

Après Giotto, Mokhtar nous a quittés. Il connaissait déjà le Louvre.

Nous sommes allés voir l'ébauche de David représentant le jeune Bonaparte au moment de la campagne d'Italie. Sur ce portrait, Napoléon est si présent par le regard qu'on pourrait l'imaginer surgir dans la pièce.

— Il a vingt-huit ans, et plus jamais il n'aura la patience de poser longuement pour un peintre.

— Mon âge, dit Chotan.

Je leur montrerai encore Charles VII par Fouquet, et François I^{er} par Clouet. Une incursion en histoire de France.

Les portraits les regardent, l'artiste a capté une expression dont les yeux, des siècles plus tard, semblent posés sur nous. Que pensent Cristian le Vénézuélien, Wassantha du Sri-Lanka ou Udayan du Bangladesh du regard du jeune Bonaparte ? Ou de celui, très froid, de Charles VII ? Je ne le saurai pas vraiment. Ces hommes ont aimé, je leur dis. Bonaparte, le pouvoir. Charles VII, Agnès Sorel. François I^{er}, le pouvoir, la vie et de nombreuses dames. On en revient aux sentiments. La peinture, c'est une affaire de sentiments. Je ne le leur dis pas de cette manière, mais je le leur fais comprendre. Il y a moins de différences qu'on le pense entre une toile du XIII^e siècle et un tableau de Rothko. Devant la *Piéta* de Villeneuve-lès-Avignon, ils sont tous restés songeurs. Je leur ai distribué du papier à dessin et des crayons. Je leur ai demandé de dessiner ce qui les intéressait le plus dans cette toile. Ils se sont assis, certains sur le banc en face du tableau immense, les autres par terre. Ils sont restés là une demi-heure, très concentrés.

On a fini le tour de France par la toile qui représente probablement la sœur de Gabrielle d'Estrées lui pinçant doucement le bout du sein. J'ai senti mes élèves perplexes, mais ils n'ont rien osé dire. J'ai parlé pêle-mêle de Renaissance, de mariages forcés entre les princes et les princesses et des maîtresses des rois. De la place laissée aux jeux légers et aux énigmes.

Je leur demande au cours suivant quel tableau ils ont préféré.

— Le grand tableau avec la maman de Jésus.

Ils avaient été sensibles à la douleur de la mère dont le fils venait de mourir, qu'ils avaient tous essayé de traduire dans leurs dessins. Personne n'avait retenu Gabrielle.



May Day
32 x 32 cm
Montage graphique
sur boîtes d'allumettes, 2013

LUNDI 10 JUIN, LA PRÉFECTURE

Chotan m'a raconté, encore une fois, l'hiver.

Se lever à quatre heures du matin, prendre le métro, être dans la queue à cinq heures trente. Il fait froid, il pleut, il neige. Il n'a pas de parapluie. Juste la capuche de la petite veste en laine aux motifs géométriques. Les portes ouvrent à neuf heures. On entre au compte-gouttes. On prend un numéro, une place. Enfin on s'assoit, on s'ébroue, on entre dans l'attente, douce au début, on est heureux de ne plus avoir froid. Les minutes s'écoulent, puis les heures. On n'ose quitter sa place de peur de rater l'appel.

Quand enfin il entend « *B Chotan* », il est six heures du soir.

Une fois, deux fois... Plusieurs jours.

Il a ce sourire qui me fait mal, un sourire d'enfant qui veut en consoler un autre :

— C'est comme cela, Madame.

Cette fois-ci, il est plus amer, Chotan. L'inversion sensible des rôles, lui expliquant et moi écoutant, lui fait-il prendre conscience de sa dignité? Le scepticisme sur l'issue de la révision de sa procédure pour la demande d'asile? Il demande :

— C'est ça, la France?

C'est comme s'il m'adressait, à moi, le reproche.

J'ai voulu prendre un numéro à la préfecture, mais Chotan connaissait le chemin dans les bureaux, il m'a guidée directement vers le guichet qui suivait son dossier. Il y avait, derrière un petit bureau, une personne assez jeune et plutôt aimable. Elle dit d'un air fatigué :

— Ce monsieur sait très bien qu'il ne peut obtenir une prolongation de son récépissé.

On en est là : espérer qu'un morceau de papier attestant simplement et provisoirement qu'un dossier, qu'une requête a été déposée puisse conférer un droit d'existence à celui qui n'en a pas.



Carnet de notes du professeur
32 x 32 cm
Technique mixte, 2013

PARIS À L'OUEST

À Chaillot, il a toujours été le plus assidu de mes élèves. Il arrivait souvent en retard, mais, alors que la présence des autres était fluctuante et incertaine, je savais qu'en me retournant après avoir écrit un mot au tableau, je le verrais au moment où il se glisserait, dans sa petite veste à motifs, avec un sourire d'excuse où se lissait à la fois la fatigue et l'immense joie d'être là, avec eux, avec moi.

Samedi, il revenait rue de Monceau, pour l'aspirateur, le repassage, la poussière. Toutes ces choses que je ne contrôlais pas et qu'il ne savait pas vraiment faire.



Balobacha 2
32 x 32 cm
Technique mixte, 2013

AMBASSADE DU BANGLADESH À PARIS

On m'a annoncé fin mai que Chotan n'était pas admis à passer le DILF parce que son passeport était périmé. Je tente d'expliquer que mon élève ne peut dans le même temps demander l'asile politique en France et faire renouveler son passeport à l'ambassade du Bangladesh. Rien n'y fait, le passeport périmé n'a pas valeur de pièce d'identité pour l'examen. Nous avons beau tourner le problème dans tous les sens, il n'y a pas de solution. Jusqu'à ce mardi où Udayan, après le cours, dit à Chotan.

— Si Madame est avec toi, ils vont te recevoir.

Il parlait de l'ambassade. Effectivement, ils nous ont reçus. L'immeuble, sur une avenue aérée du xvi^e arrondissement, m'a paru somptueux, la salle d'attente assez agréable mais la moquette aurait mérité d'être nettoyée. Au fond, une large porte dont les vitres étaient des miroirs. On comprend tout de suite que tout se passe derrière cette limite,

infranchissable sans y être invité. Il y avait du monde, des hommes surtout, assis sur des banquettes recouvertes de velours. Nous nous sommes présentés. On nous a invités à passer derrière la porte vitrée.

Nous nous retrouvons dans un couloir. Une femme est assise derrière un bureau, qui semble garder l'entrée d'un monde tenu secret. Je lui demande si elle parle français. Elle me fait comprendre que ma question est déplacée. Elle m'écoute lui expliquer, en anglais, que je suis le professeur de français du jeune homme. Je lui explique l'examen, le bon élève, le problème du passeport périmé.

La gardienne a semblé m'oublier. Elle s'est adressée à Chotan. Le ton de sa voix m'a semblé peu avenant. C'était foutu. Il ne nous restait plus qu'à repartir. Je demande quand même :

— Alors, on ne peut rien faire ?

Chotan avait l'air soumis, cet air d'enfant obéissant avec lequel il semblait être né.

— Si. C'est bon.

Nous sommes sortis. Je n'en revenais pas.

Nous avons pris place dans la salle d'attente. Chotan est allé vers un jeune homme qu'il semblait connaître. Un cousin, qui attendait depuis le matin d'être reçu.

Les murs de la salle d'attente étaient tapissés d'affiches. Les mots bengali, reliés entre eux par des traits verticaux, dansaient dans un ensemble graphique très esthétique. À ma demande, Chotan a lu quelques phrases.

— Je vais vous apprendre un mot.

Sur mon carnet, il trace des signes. Je répète après lui : « *ba-lo-ba-cha* ». Ensemble, nous reprenons chaque syllabe, que j'écris au crayon sous le modèle, comme un dessin à recopier avec précision.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Chotan répond en anglais :

— *It means : love.*

Il avait choisi le premier mot à apprendre dans sa langue.



Bribe d'histoire 1
32 x 32 cm
Technique mixte, 2013

DEMANDE D'ASILE POLITIQUE

– Excusez-moi Madame, mais j'ai eu beaucoup de problèmes.

Udayan a jeté pêle-mêle son existence hachée, son parcours du combattant pour obtenir des papiers, sa vie de déraciné loin de son pays, où il venait de perdre son père. Il me dit : « *Papa est mort* ». Udayan avait l'air passablement déjeté. Chotan, quand il évoque ses parents, dit toujours « *papa-maman* ». L'expression de la déférence explose littéralement, dépasse tout ce que nous connaissons. Papa-maman, c'est l'origine, le pays, la langue, le toit, la raison d'être. Perdre son parent et ne pouvoir se rendre sur place, ce doit être terrible.

J'ai regardé Udayan. J'ai vu, pour la première fois, un homme, et non un élève. Il portait une veste bien coupée, une chemise bleu clair. Je lui ai dit :

– Moi aussi, j'ai perdu mon père.

Udayan a repris sa place dans la classe. Il a retrouvé immédiatement son assurance, en se mettant à parler, tout le temps et à la place des autres. Il n'y avait rien de changé, à cette exception près qu'il était désormais orphelin. À chaque cours, je remarquais sa différence vestimentaire. Chotan a porté tout l'hiver sa veste en laine à motifs géométriques noirs et blancs avec une capuche, un vêtement adapté à toutes les intempéries qui collait à son personnage d'adolescent.

Malgré cet aspect différent concernant l'habit, le parcours de l'un semblait être la copie conforme de celui de l'autre...

La demande d'asile politique, Udayan l'avait déposée, lui aussi. Comme il arrivait maintenant toujours un peu en avance, il m'avait raconté. D'un air las, presque agacé :

— Oui, j'ai fait cela. Depuis longtemps. L'asile politique, oui. Cela ne marche pas.

— Avec un avocat ? Tu es allé en recours ?

— Oui. Neuf cents euros à chaque fois. C'est fini. On passe à autre chose.

Un jour, alors qu'il passait encore l'aspirateur rue de Monceau, Chotan est arrivé avec un dossier. Il y avait là, rédigés par son avocate, les rapports concernant sa demande d'asile, ainsi que la décision de justice fondant le refus.

Une histoire occupait une demi-page du dossier.

— Ta sœur ? Mais elle n'est pas mariée !

Chotan a eu l'air gêné. Il me dit qu'on pourrait imaginer qu'il ait eu une autre sœur, plus âgée. Je n'ai pas insisté. La demande avait été rejetée pour l'in vraisemblance de l'histoire.

Quelques semaines plus tard, Udayan arrive au cours avec des dossiers qu'il me demande de regarder. Il désire

mon avis, mon aide éventuelle. De son discours approximatif, je comprends qu'il veut faire reconnaître aux prud'hommes le travail qu'il a fourni dans un restaurant. Il y avait là de nombreux témoignages de clients satisfaits. En les parcourant, j'imaginai la scène : charmant, attentionné, mon élève devait être parfait dans son rôle de serveur. Il est vrai qu'il est aimable ! Sous le dossier prud'hommes, très bien classé dans des chemises et des sous-chemises, se trouve l'historique de la demande d'asile. La motivation tient en une demi-page : l'histoire de la fausse sœur de Chotan.

Même refus de la requête, pour le même motif. Le juge est conscient des souffrances infligées à une minorité, simplement les raisons et l'histoire invoquées lui paraissent invraisemblables. L'avocat qui a monté le dossier est le même. Je ne connais que ces deux cas là, mais combien sont-ils à avoir servi le même roman (poursuite sur fond de querelles meurtrières), avec un avocat rodé à ne pas faire de cadeau ?

Le jour où Udayan m'a montré son gros dossier, il m'a demandé de prendre pour lui un rendez-vous avec la CGT. Il n'a pas pu me dire pourquoi, mais cela lui semblait important que je puisse l'accompagner.



Deuxième cahier d'école - au nom d'Amiya -
32 x 32 cm
Technique mixte, 2015

VISITE À LA CGT

Ils sont là tous les deux, Udayan et Chotan, assis face au délégué syndical, qui est entré en furie dans son bureau. Le délégué syndical se lance dans un récit assez confus, presque inaudible mais heureusement assez court. On comprend que sa femme vient de le quitter. Elle n'en est pas à son premier départ, mais il pense que cette fois est bien la dernière. Subitement, il en vient au sujet. Ces messieurs ?

Je lui décris alors la situation de mes élèves : sans travail et sans papiers, sans travail parce que sans papiers, sans papiers parce que sans travail. Le serpent se mord la queue. Le délégué est assis derrière son bureau, Chotan a enfin pris place sur une chaise, Udayan à sa droite. Il les regarde, l'un après l'autre.

Ce qu'il dit tient en une explication simple et parfaitement construite et à laquelle j'ai eu tout loisir, les jours suivants, de réfléchir. Non que le délégué ait changé

sa diction : il m'a fallu de la concentration pour entrer dans le discours. Parfois je griffonnais un mot, en anglais, sur un papier que je montrais à Chotan à ma droite. La première impression n'était pas fameuse. Peu à peu, cependant, la communication s'est établie entre nous quatre. Pour lutter, il faut s'unir. Premier principe. Rester seul dans son coin est une erreur. Rester seul au sein d'une communauté isolée en est une autre. Il faut rejoindre la grande famille des travailleurs.

Le mot était lâché. J'ouvrais mes oreilles. J'étais venue pour cela.

Maintenant, la tactique.

On sort les armes. Le délégué parle de Maliens, dans un restaurant. L'onagre, l'arme unique du siège, de la guerre, c'est la grève ! Il faudrait m'expliquer cela, comment un travailleur sans papiers, donc sans existence, peut se mettre en grève ?

— C'est là que nous intervenons, dit le délégué. Si les trois Maliens sans papiers étaient restés seuls et isolés dans leur restaurant, on leur aurait dit : « *Vous n'êtes pas contents ? Derrière la porte il y en a vingt et cent qui attendent la place.* » Mais voilà, ils sont syndiqués. La CGT est là, mobilisée, les médias derrière les lignes de combat. Les Maliens se mettent en grève. La cause est gagnée. On ne peut pas licencier un gréviste.

Tout en traduisant en anglais d'un côté les grandes lignes de la « *tactique* », j'informe le délégué des conditions de travail de l'un et l'autre de mes élèves. Quand il entend parler d'avocat, il s'assombrit. Il explique à Udayan que son initiative, personnelle, ne peut s'inscrire dans une stratégie de groupe. La CGT a ses propres avocats. On n'a pas coutume de reprendre un dossier. Celui-ci lui semble bien monté, mais

il est coûteux, l'action est lente et incertaine, et beaucoup moins efficace que la grève.

Pour le coup, je me délecterais presque du pouvoir de nuisance de la CGT. J'ai envie de prédire à son représentant le retour imminent de son épouse. Mais on n'en est plus là. Notre délégué syndical avait raison : il avait eu besoin de décompresser avant d'entrer dans le sujet, qu'il dominait à la perfection.

Je lui parle du travail de Chotan chez le Pakistanais, des dix ou onze heures effectuées journalièrement pour deux de déclarées, départ à cinq heures du matin, retour à dix heures du soir, tout cela pendant un an et demi sans un jour de congé.

— Avec la CGT, on aurait pu mener une action.

— Vous conseillez à ces messieurs de se syndiquer ?

C'est possible dans leur cas ?

Bien sûr, encore faut-il qu'ils le désirent.

Je n'ai pas besoin de traduire, Chotan a déjà saisi la balle au bond. Avec une vigueur et une assurance dont je ne l'aurais pas cru capable, il dit :

— Mais il me l'avait dit. J'ai accepté. Le cœur du Pakistanais est bon.

J'essaie de parler à Chotan :

— Le Pakistanais a bâti une fortune sur le désespoir des gens qui, n'ayant aucune légitimité sur le territoire, acceptent un travail indigne. Il en tire profit, et eux lui sont reconnaissants parce qu'il leur fait croire qu'il est un bienfaiteur pour des gens qui n'ont pas d'autre choix. C'est de l'habileté crapuleuse, pas un « *cœur bon* ».

Chotan n'en démord pas. Il a accepté le travail en toute connaissance de cause et ne veut en aucun cas nuire à son bienfaiteur.

Le délégué regarde successivement Chotan, puis moi.
Il n'a pas l'air surpris. Il me dit :

— C'est souvent comme ça.

Avant d'ouvrir la porte, je me tourne une dernière fois
vers le représentant de la CGT :

— Je pense qu'elle va se raviser.

— Je ne le crois pas. Que ces messieurs reviennent
quand ils seront prêts.



Passage d'une illusion
50 x 50 cm
Peinture sur toile, 2013

**LE 2 JUILLET
À LA PRÉFECTURE DE NANTERRE**

Nous sommes le 2 juillet. Udayan était persuadé qu'accompagné par moi, il aurait plus de succès dans sa démarche. On le lui avait dit à la CGT : elle n'avait qu'un défaut, elle était menée de manière solitaire, avec un avocat privé. Les témoignages étaient percutants. Seulement, cela pouvait durer. La veille, Chotan m'a proposé de nous accompagner. Il n'a pas mentionné Udayan, je percevais entre eux une sourde concurrence.

Arrivée à Nanterre, j'ai vu Chotan alors que j'étais encore sur un escalier mécanique à la gare du RER. De loin, je l'ai trouvé très touchant, habillé d'un simple polo, la démarche toujours un peu gauche. Il était si propre que je l'ai imaginé sorti d'une boîte. Nous avons retrouvé Udayan un peu plus tard dans le hall de la préfecture. J'ai suivi mes élèves dans le dédale des guichets, et nous avons commencé à faire la queue devant l'une de ces fenêtres mystérieuses

qui semblait leur être familière, à l'un comme à l'autre. Une femme derrière la vitre s'adressait à la première personne de la file. Subitement, elle s'est levée et a disparu. Nous avons continué à attendre ; j'espérais le retour de la préposée, dont la disparition ne semblait pas inquiéter outre mesure mes acolytes. Au bout d'un certain temps, et comme il ne se passait rien, je leur ai demandé de garder leur place dans la queue, et je suis retournée à l'accueil. J'avais deux questions à poser. L'homme semblait souriant, ce qui m'a encouragée :

— J'accompagne deux étrangers. L'un d'entre eux a une promesse d'embauche et aimerait connaître la procédure à suivre ; l'autre aimerait pouvoir valoriser le temps où il a travaillé en France pour obtenir un titre de séjour.

— Le guichet numéro cinq vous donnera la réponse, voici un ticket, avec deux numéros, pour vos deux étrangers.

Je suis allée les chercher dans la queue où ils gardaient leur place. Rien n'avait bougé derrière la petite fenêtre de plexiglas, où la femme n'avait pas reparu.

Nous avons attendu que nos numéros s'affichent devant le guichet numéro cinq. Une demi-heure peut-être. J'ai profité de ce temps pour faire encore quelques révisions avec Chotan dans le livre de préparation au DILF. Nous avons trouvé deux places contigües sur les chaises en face des guichets. Quelques questions orales, des mises en situations ; Chotan était soulagé : je ne lui demandais pas d'écrire. À l'oral, il sort de longues phrases assez bien articulées avec de petits mots que son oreille a retenus, comme : « *En fait* », « *Il y a* », des expressions qui reviennent souvent et mal à propos mais qui peuvent faire illusion. À côté de moi, il avait l'air d'un petit garçon. Udayan avait trouvé une place derrière nous. De temps en temps, je me retournais, on lâchait les exercices pour des considérations d'ordre général. Je savais

qu'Udayan avait perdu son père. Il me dit maintenant qu'il n'avait plus d'attaches au Bangladesh, que sa mère était morte avant son père, et qu'il avait également perdu son petit frère. Il a ajouté que Chotan, lui, avait ses parents, et qu'il était « riche ». Riche de parents ? Oui, mais pas seulement. La famille de Chotan avait des terres, et les terres, c'est important. Lui-même, Udayan, avait réussi à en acheter un peu. Tout cela à propos du Bangladesh, où Chotan, lui, pourrait retourner. L'intéressé entend, mais ne réagit pas.

Le premier numéro s'est affiché. Nous avons bondi. Tous les trois. À l'approche du guichet numéro cinq, j'ai compris que nous n'avions pas de chance. Derrière le plexiglas, la dame était décidée, sûre de ses prérogatives, et parfaitement désagréable. Je présentai la requête, en précisant que j'étais là simplement pour la formuler : une promesse d'embauche et... Je n'ai pas le temps de continuer, la dame me dit avec un fort accent antillais que si ces messieurs ne parlaient pas eux-mêmes, elle ne pourrait rien pour eux. Udayan a pris la parole. Il a évoqué ses fiches de salaire, le travail promis, le travail effectué. La dame a sorti un imprimé, et tout en précisant qu'il était téléchargeable sur internet, elle a entouré d'un stylo agacé deux paragraphes. Avec beaucoup d'humilité, j'ai essayé de lui demander ce qu'elle conseillait pour faire face à la promesse d'embauche.

— Ça, c'est la responsabilité du patron.

J'insiste :

— Il peut faire un contrat à Monsieur, commencer à l'employer ?

— C'est sa responsabilité.

Comme sur la circulaire, le paragraphe entouré au stylo évoquait huit mois de salaire, ou plutôt huit fiches de paye, à la suite du contrat d'embauche, je dis à Udayan :

— Le patron est prêt à t’employer ? Qu’il le fasse ! Au bout de huit mois, tu reviens ici. Entre temps, tu auras avancé avec ton procès aux prud’hommes.

La dame derrière son plexiglas s’était radoucie. À ma question concernant les fiches de salaire, elle accepta de préciser :

— Trente-cinq heures par semaine. Évidemment déclarées.

Pour Chotan, c’est foutu.

Pour Udayan aussi. Mais il lui reste les prud’hommes.

Nous sommes retournés au RER, avec l’impression désagréable que cette visite avait été aussi inutile que la première que j’avais faite à la préfecture de Nanterre, quand Chotan avait espéré une prolongation de son récépissé.

Déracinés, sans famille. Sur le premier guichet, celui de la dame évaporée, il y avait une affiche : « *Vous voulez retourner dans votre pays ? Nous pouvons vous aider.* »

Nous avons pris congé d’Udayan, qui retournait travailler, dans le RER. Je restais avec Chotan, sagement assis à côté de moi.

— Pourquoi venir ici, Chotan ? Pourquoi rester ici ?

Udayan avait visiblement touché une corde sensible. Chotan m’a parlé de son grand-père. Le père de sa mère. Un homme considéré dans le village. Il est malade. Je lui dis : une raison supplémentaire de retourner au Bangladesh. De revoir ton grand-père avant que... Mais je n’ai pas fini ma phrase. Chotan veut me dire autre chose. Je pense au cas des Maliens ou Sénégalais qui, refoulés, retournent au pays. Ils recommencent alors une existence encore plus misérable qu’avant leur départ, parce qu’ils ... ont échoué.

— Chotan, ton pays te manque ?

Il ne connaît pas l’expression. J’explique. Il dit :

— Bien sûr !

Il dit « *bien sûr* » avec cet accent de sincérité, et de manière si éclatante qu’on pense un instant qu’il est très à l’aise en français. Il y a des lueurs de vive intelligence chez Chotan, des pointes d’humour placées par ci par là, mine de rien : il me donne l’impression à ces moments-là d’être si proche de ma manière de percevoir les choses que je suis tentée de lui parler comme à un ami. J’oublie qu’il vient de très loin, et j’oublie aussi son âge.

Mon propos, mon rôle, c’est de lui apprendre le français. Mais comment apprendre le français quand on parle bengali toute la journée ? Et pourquoi vouloir rester en France quand on ne cherche pas à connaître des Français ?

J’ai posé des questions que j’ai déjà posées, mais cette fois je les ai posées plus directement.

Je connaissais son point de vue sur l’amour, celui de sa religion. Une fois, oui, mais une fois pour toutes. Je marchais sur des œufs. Mais le Chotan de cet après-midi n’était plus le moine bouddhiste que je découvrais au fur et à mesure de mes interviews après les cours. Il s’était opéré une sorte de glissement. Par deux fois j’avais entrevu un autre personnage : celui qui avait pensé accomplir par dépit un acte de vandalisme, et celui qui s’était mis en colère quand on avait évoqué l’éventualité de démanteler le système de son exploitateur pakistanais. Un bouddhiste ne boit pas d’alcool. Pourtant, au cours des nombreuses fêtes organisées par le Bangladesh à Paris, lorsque l’un d’entre eux « *a gagné ses papiers* », il est d’usage de boire un peu... Quoi ? De la vodka, m’a dit un jour Chotan.

— Tu sais, c’est une belle chose que d’être amoureux.

— Oui, je sais.

Nous y étions. Une ouverture, une toute petite porte, jusque là totalement close, occultée sans doute. Il savait. Il connaissait.

- Tu as déjà été amoureux ?
- Oui, deux fois.



Dream of love
50 x 50 cm
Peinture sur toile, 2013

BAD THINGS

Il m'a raconté. La première fois, il avait dix-sept ans. Une fille dont la grand-mère habitait son village. Et qui a dû ensuite repartir. Dix-sept ans, oui. Douze ou treize ans plus tard, il se souvient de cet amour de gosses qui a dû bouleverser sa vie. Et puis quelques années plus tard. Chotan avait entre temps vingt-quatre ans. Une fille prête à tout pour partir avec lui. Une passion violente. Je me souviens des histoires inventées pour obtenir l'asile politique. Des meurtres. La fille ne voulait pas tuer, mais simplement voler l'argent de ses parents pour qu'ils puissent fuir ensemble.

— Qu'en ont pensé tes parents ?

Il me regarde sans comprendre.

— Mes parents ? Ils n'ont jamais su.

— Tu ne leur en as jamais parlé ?

Je me souviens de ce qu'ils m'avaient dit : les parents, tout puissants, décidant des mariages. Le pouvoir quasi déifié

de la mère. Mais il est vrai que dans cette histoire, seule la fille a rêvé de mariage. Je comprends que la première passion a laissé une blessure. Il me dit :

— Rencontrer ici une Française, qui va me quitter au bout d'un an ?

Plus tard il me dit que l'existence d'un moine bouddhiste est une existence heureuse, sans besoins.

— Je comprends, Chotan, mais il s'agit d'un bonheur très tourné vers soi-même. On ne partage rien avec autrui. Moi, j'aime partager.

— La méditation, oui, c'est personnel.

Je lui dis alors que la vie est une succession de bonheurs très imparfaits mais totalement inattendus. Qu'il faut faire confiance, et aimer partager. Aimer les tours de manège.

Il ne comprend pas « *manège* ». Nous sommes à Villiers, assis à la terrasse d'un café. En face, justement, il y en a un, qui tourne avec ses autos et ses avions miniatures. Je le lui montre.

— Oui, dit Chotan. Bon, imaginons : je rentre dans mon pays et j'accepte la femme que mes parents auront choisie pour moi.

J'écoute. Le ton est nouveau, je sens un doute.

— Ma vie sera terminée.

Je le regarde, étonnée. Chotan continue :

— Oui. Vous, en Europe, vous avez évolué. Nous sommes restés en arrière. Si je me marie avec une femme choisie par mes parents, je ferme un volet, et c'est la fin de ma vie.

Il regarde le manège.



Balobacha
32 x 32 cm
Technique mixte, 2013

UDAYAN

Je lui avais demandé où il travaillait. « *Il faut venir me voir, Madame. Je ferai une crêpe pour vous* ».

Un bouiboui à frites, saucisses et doner kebab boulevard Rochechouard, un emploi non déclaré, tous les jours de dix-sept heures à minuit, sans jour de repos.

Je l'ai vu tout de suite en m'approchant. Udayan portait une toque de cuisinier et ne chômait pas entre les commandes de frites et de sandwiches que les touristes avalaient avant de reprendre le métro après avoir vu le Sacré-Cœur. J'ai été surprise par sa très souriante vivacité. Jamais il ne faisait répéter une commande. Il m'a présentée à un autre cuisinier en toque :

— Madame le professeur.

L'homme, plus âgé, était visiblement d'origine maghrébine. Il m'a regardée avec bienveillance. J'ai demandé à Udayan :

- Le patron ?
- Non, le responsable.
- Où est le patron ?
- Il est parti en vacances.

Udayan m’a fait asseoir à une petite table en bordure du boulevard. J’ai mangé une crêpe copieusement fourrée de Nutella en regardant les touristes qui passaient en rangs bruyants.

Début juillet, je suis partie, moi aussi, en vacances. J’imaginai la fournaise à Paris. Udayan boulevard Rochechouard avec sa toque de mitron penché sur le bac à frites ou la plaque à crêpes, Chotan et ses quatre ou cinq comparses entassés derrière les vitres plein sud du studio qui n’a ni volets ni rideaux. Le 16 juillet, Udayan m’a appelée.

- Bonjour Madame. Je m’appelle Barua Udayan.

À chaque appel, il sort la formule, celle que je leur ai apprise au premier cours. Il m’a déjà appelée deux fois depuis que j’ai quitté Paris. Nous parlons de son travail, je m’inquiète de Chotan, pour qui Udayan a déniché un emploi. Si on peut appeler ainsi les heures passées dans l’arrière-cuisine d’un petit restaurant de Barbès, pour vingt euros par jour, sans indication préalable, ni de durée, ni même de date. Y-est-il retourné ? Non, le patron ne l’a pas rappelé. Bon, on va attendre. Cette fois, la voix d’Udayan est grave, presque caverneuse. Il s’est passé quelque chose.

- Madame, ça ne va pas.

Parfois, Udayan donne l’impression de parfaitement parler le français. En réalité, son vocabulaire est très limité. Il s’est présenté au DILF et a dû se débrouiller à l’oral avec les phrases clés, comme celle-ci : « *Je m’appelle Barua Udayan* ». Au bout de quelques minutes, je comprends qu’il s’est gravement blessé, la veille. Je veux savoir si c’est au travail. Il ne

comprend pas la question, me met sur une mauvaise piste en répondant : non. Puis il m’explique qu’en descendant à la réserve au sous-sol, il s’est coupé la main en activant la trappe. C’est grave. Il a dû aller à l’hôpital pour se faire poser des points de suture. Pas un mot sur le patron. Est-il seulement au courant ? Ce qui ennuie le plus Udayan, c’est qu’il ne peut plus travailler. Il me demande :

- Vous revenez quand ?



Relevé de notes
32 x 32 cm
Technique mixte, 2013

QUELQUES MOIS PLUS TARD

Udayan a très vite repris, la main enveloppée d'un gant plus ou moins imperméable, son travail à Barbès. Cela fait maintenant un an qu'il y travaille de dix-sept heures à deux heures du matin, parfois plus tard. Sept jours sur sept, sans repos, depuis des mois.

Chotan erre de petit boulot en petit boulot. En septembre, il a trouvé un travail sur des marchés de banlieue, douze heures d'affilée à partir de quatre heures du matin, pour un salaire de trente-cinq euros. Il a eu très froid. Comme les jours de marché correspondaient aux mardis et vendredis de mes cours, il a pris l'habitude de ne plus venir à l'école.

Ni l'un ni l'autre n'obtiendront de fiches de paye.

N'ayant rien à mettre dans le dossier, je ne suis pas retournée avec eux à la préfecture.

Au DILF, ils ont obtenu respectivement quatre-vingt treize et quatre-vingt seize points sur cent. Je peux considérer que mon travail s'arrête là.



La vie est belle
60 x 60 cm
Peinture sur toile, réalisée à Beyrouth en 2008

INDEX DES ŒUVRES

Jaquette	<i>Petits rêves de mon enfance</i> , 50 x 50 cm Peinture et éléments photographiques sur toile, 2013
33	<i>Variations sur le thème de ma maison</i> , 32 x 32 cm (x3) Peinture sur carton entoilé et bois 2013 Collection particulière
39	<i>Mon village</i> , 32 x 32 cm Peinture sur carton entoilé et bois 2013 Collection particulière
44	<i>Bribe d'histoire 2</i> , 32 x 32 cm Peinture sur carton entoilé et bois 2013
53	<i>Rêve en bleu</i> , 50 x 50 cm Peinture sur toile, 2013
58	<i>Cox's Bazar</i> , 32 x 32 cm Technique mixte, peinture sur carnet sur bois 2015
65	<i>La vie rêvée de Chotan B</i> , 32 x 32 cm Dessins sur texte sur boîtes d'allumettes et bois 2013 Collection particulière
70	<i>Cahier d'école – au nom de l'artiste</i> , 32 x 32 cm Technique mixte, peinture sur cahier sur bois, 2015
81	<i>Petits rêves de mon enfance</i> , 50 x 50 cm Peinture et éléments photographiques sur toile, 2013

- 86 *May Day*, 32 x 32 cm
Dessins sur boîtes d'allumettes et bois, 2013
Collection particulière
- 93 *Carnet de notes du professeur*, 32 x 32 cm
Peinture sur carnet sur bois, 2013
Collection particulière
- 96 *Balobacha 2*, 32 x 32 cm
Peinture sur toile, bois, 2013
- 103 *Bribe d'histoire 1*, 32 x 32 cm
Peinture sur carton entoilé et bois 2013
- 108 *Deuxième cahier d'école - au nom d'Amiya*, 32 x 32 cm
Peinture sur cahier sur bois, 2015
- 117 *Passage d'une illusion*, 50 x 50 cm
Peinture sur toile, 2013
- 126 *Dream of love*, 50 x 50 cm
Peinture sur toile, 2013
Collection particulière
- 133 *Balobacha*, 32 x 32 cm
Peinture sur toile, éléments graphiques, bois, 2013
Collection particulière
- 138 *Relevé de notes*, 32 x 32 cm
Peinture sur carnet sur bois, 2013
Collection particulière
- 145 *La vie est belle*, 60 x 60 cm
Peinture sur toile, éléments graphiques, 2008
Collection particulière

REMERCIEMENTS

À l'Alliance Française à Chittagong au Bangladesh
et à l'Ambassade de France à Dhaka

À Hervé Le Guillouzic

*Médecin pour l'Assistance et la Protection des victimes des Conflits Armés
Comité International de la Croix Rouge, Genève*

À Philippe Benoît

Professeur de bengali à l'INALCO (Paris)

pour leur soutien.

DU MÊME AUTEUR

Marie-Jeanne, Éditions Publibook, 2001

Paul Chambole et le peintre grec, L'Harmattan, 2002

La petite fille de la photo, Cent Mille Milliards, 2014

TABLE

11	Préface
15	Peintures et montages graphiques
17	Chotan B
27	Le 1 ^{er} mars
35	5 avril
41	9 avril
47	Un dîner à Saint-Denis
55	Deux mois rue de Monceau
61	Tout ce qu'on peut apprendre
67	Leçons de piano
73	Conseil au café du pont de l'Alma
77	Le moine bouddhiste
83	Visite au Louvre, le 17 mai
89	Lundi 10 juin, la préfecture
95	Paris à l'Ouest
99	Ambassade du Bangladesh à Paris
105	Demande d'asile politique
111	Visite à la CGT
119	Le 2 juillet à la préfecture de Nanterre
129	Bad things
135	Udayan
141	Quelques mois plus tard
147	Index des œuvres
151	Remerciements
153	Du même auteur

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Ce livre a été achevé d'imprimer sur papier bouffant 80 g par l'imprimerie SNEL à Liège pour le compte de Cent Mille Milliards.

Préparation, correction et mise en page : Cent Mille Milliards et Christine Béroff.

Typographies : à l'intérieur, Coline Première et Coline Cursive, © Émilie Rigaud, A is for Apple ; en couverture, Gotham, © Hoefler & Co.

ISBN : 979-10-91601-43-6

Imprimé en Belgique

Cent Mille Milliards

« *On n'en a jamais assez* »

21 rue d'Aboukir 75002 Paris, France

+33 1 56 33 99 22

1014@centmillemilliards.com

www.centmillemilliards.com

